

Venir me parler à moi, précisément, d'Alejandro Bevilacqua! Mon cher Terradillos, que pourrais-je vous dire de ce personnage qui a croisé ma vie il y a trente ans déjà? C'est à peine si je l'ai connu, superficiellement en

ALBERTO MANGUEL

Tous les hommes sont menteurs

roman traduit de l'espagnol (Argentine) par Alexandra Carrasco

tout cas. Ou plutôt, pour être tout à fait sincère, je n'ai pas vraiment voulu faire sa connaissance. Je veux dire, je l'ai bien connu, je vous le concède, mais en passant, à contrecœur.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Qu'en est-il de la vérité dans un monde si communément régi par le mensonge ? Telle est la question sur laquelle achoppe l'enquête d'un journaliste français qui tente d'éclaircir l'énigme d'une mort inexplicée : celle du génial écrivain sud-américain Alejandro Bevilacqua, retrouvé gisant au bas de son balcon, à Madrid, au milieu des années 1970.

Les quelques témoignages de ceux qui connurent le défunt – à commencer par sa dernière compagne, et son ami et confident, un certain Alberto Manguel – sont aussi divergents que sujets à caution. Pauvre diable et ex-enfant martyr, génie littéraire doublé d'un séducteur irrésistible, salaud ordinaire déguisé en héros, pur et simple imposteur – autant de rôles attribués à un mystérieux et captivant personnage dans cet éloge du mensonge entre les lignes duquel le lecteur découvrira la seule vérité qui vaille : celle du fascinant hommage qu'Alberto Manguel rend à la littérature et à ses fictions mutantes où s'incarnent, à l'infini, les figures de notre désir.

Edition préparée sous la direction
de Marie-Catherine Vacher

ALBERTO MANGUEL

Ecrivain, traducteur, éditeur, né en Argentine, Alberto Manguel est citoyen canadien depuis 1985. Il réside désormais en France, où son oeuvre est publiée par Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

DERNIÈRES NOUVELLES D'UNE TERRE ABANDONNÉE, Babel, 1998.
UNE HISTOIRE DE LA LECTURE, Actes Sud / Leméac, 1998 ; Babel, 2000.

DICTIONNAIRE DES LIEUX IMAGINAIRES (en collaboration avec Gianni Guadalupi), Actes Sud / Leméac, 1998 ; Babel, 2001.
DANS LA FORÊT DU MIROIR. ESSAI SUR LES MOTS ET LE MONDE, Actes Sud / Leméac, 2000 ; Babel, 2003.

STEVENSON SOUS LES PALMIERS, Actes Sud / Leméac, 2001 ; Babel, 2005.

LE LIVRE D'IMAGES, Actes Sud / Leméac, 2001 ; Babel, 2009.

CHEZ BORGES, Actes Sud / Leméac, 2003 ; Babel, 2005.

KIPLING, UNE BRÈVE BIOGRAPHIE, Actes Sud / Leméac, 2004.

JOURNAL D'UN LECTEUR, Actes Sud / Leméac, 2004 ; Babel, 2006.

POUR UNE ÉTHIQUE DE LA LECTURE, L'Escampette, 2005.

UN AMANT TRÈS VÉTILLEUX, Actes Sud / Leméac, 2005.

UN RETOUR, Actes Sud / Leméac, 2005.

AU PAYS DES JOUETS, Xavier Barral / musée des Arts décoratifs, 2006.

LA BIBLIOTHÈQUE, LA NUIT, Actes Sud / Leméac, 2006 ; Babel, 2009.

LE LIVRE DES ÉLOGES, L'Escampette, 2007.

LA FIANCÉE DE FRANKENSTEIN, L'Escampette, 2008.

L'ILIADÉ ET L'ODYSSÉE, Bayard, 2008.

ÇA ET 25 CENTIMES : CONVERSATIONS AVEC UN AMI, L'Escampette, 2009.

LA CITÉ DES MOTS, Actes Sud / Leméac, 2009.

Titre original :

Todos los bombres son mentirosos

Editeur original :

RBA Libros, Barcelone

© Alberto Manguel, 2008

représenté par Guillermo Schavelzon & Asoc.

info@schavelzon.com

© ACTES SUD, 2009

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00488-0

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2009

pour la publication en langue française au Canada

ISBN 978-2-7609-2952-4

ALBERTO MANGUEL

Tous
les hommes
sont
menteurs

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Alexandra Carrasco

ACTES SUD

A Craig Stephenson, qui n'a jamais menti.

*Et je disais dans ma précipitation : Tout
homme est menteur.*

Psaume CXVI, 2.

I

APOLOGIE

*Quelle vérité que ces montagnes bornent,
qui est mensonge au monde qui se tient
au-delà ?*

MICHEL DE MONTAIGNE,
Apologie de Raymond Sebond, II, 12.

Venir me parler à moi, précisément, d'Alejandro Bevilacqua ! Mon cher Terradillos, que pourrais-je vous dire de ce personnage qui a croisé ma vie il y a trente ans déjà ? C'est à peine si je l'ai connu, superficiellement en tout cas. Ou plutôt, pour être tout à fait sincère, je n'ai pas vraiment voulu faire sa connaissance. Je veux dire, je l'ai bien connu, je vous le concède, mais en passant, à contrecœur. Notre relation (à supposer que c'en fût une) tenait un peu de la courtoisie formelle, de cette nostalgie convenue que partagent les expatriés. Je ne sais pas si vous me suivez. C'est le destin, disons, qui nous a réunis et, si vous m'obligiez à jurer la main sur le cœur que nous étions amis, je serais contraint de vous avouer que nous n'avions rien en commun, excepté les mots *République argentine* gravés en lettres d'or sur nos passeports respectifs.

Est-ce la mort de cet homme qui vous attire, Terradillos ? Est-ce cette image qui continue de hanter mes cauchemars bien que je ne l'aie

pas vue de mes propres yeux : cette image de Bevilacqua étendu sur le trottoir, le crâne brisé, le sang qui coule dans le caniveau comme pour fuir ce corps inerte, comme pour refuser d'être mêlé à ce crime abominable, à cette fin si injuste, si inattendue ? Est-ce cela que vous cherchez ?

Permettez-moi d'en douter. Pas venant d'un journaliste amoureux de la vie comme vous. D'un homme de terrain, ainsi que je vous définirais. Vous n'êtes pas un coureur de nécrologies, Terradillos. Bien au contraire. En tant qu'investigateur du monde, vous cherchez à connaître les faits relatifs à la vie. Vous voulez les rapporter à vos lecteurs, aux quelques personnes qui s'intéressent à un artiste comme Bevilacqua, dont les racines ont un jour plongé dans la région Poitou-Charentes. Région qui, ne l'oublions pas, est aussi la vôtre, Terradillos. Vous voulez que ces lecteurs connaissent la vérité, concept dangereux s'il en est. Vous voulez réhabiliter Bevilacqua dans sa tombe. Vous voulez donner à Bevilacqua une nouvelle biographie bâtie d'éléments puisés dans des souvenirs reconstitués à l'aide de mots. Et tout cela pour la piètre raison que la mère de Bevilacqua est née dans le même recoin du monde que vous. Vaine entreprise, mon ami ! Savez-vous ce que je vous recommande ? De vous consacrer à d'autres personnages, à des héros plus hauts en couleur, à des célébrités plus éclatantes dont le Poitou-Charentes puisse être vraiment fier, comme ce petit pédé hétérosexuel, l'officier de marine Pierre Loti, ou cet enfant gâté des universités américaines, le chauve Michel Foucault. Tel est mon conseil. Vous êtes capable de rédiger des chroniques savantes, Terradillos ; c'est moi qui vous le dis, et je m'y connais. Ne perdez pas votre temps en considérations

nébuleuses, en brumeux souvenirs à propos d'un vieux ronchon.

Et permettez que je vous repose la question : pourquoi moi ?

Voyons, voyons. Je suis né quelque part, où une famille juive des steppes asiatiques a fait escale durant son exode prolongé vers les steppes sud-américaines ; quant aux Bevilacqua, ils sont arrivés tout droit de Bergame à ce qui aurait pour nom, à la fin du XVIII^e siècle, la province de Santa Fe. Ses ancêtres italiens, des aventuriers, installèrent dans cette lointaine colonie un abattoir ; pour commémorer leur sanglant exploit, en 1923, le maire de Venado Tuerto baptisa du nom de Bevilacqua l'une des ruelles les moins cossues de la banlieue est. Bevilacqua père connut Marieta Guitton, autrement dit Bevilacqua mère, lors d'une grillade patriotique ; quelques mois plus tard, ils se mariaient. Quand Alejandro eut un an, ses parents périrent dans la catastrophe ferroviaire de 1939, à la suite de quoi la grand-mère paternelle prit la décision d'emmener l'enfant dans la capitale de la République. Là, dans le quartier de Belgrano, elle ouvrit un commerce de *delicatessen*. Bevilacqua (qui comme vous devez le savoir avait pour fâcheuse vertu d'être vétilleux) m'expliqua un jour que sa famille n'avait pas toujours été dans la tripe et la charcuterie puisque, des siècles auparavant, là-bas, en Italie, un Bevilacqua avait été chirurgien à la cour de quelque évêque ou cardinal. Fière de ses vagues origines remarquables, Mme Bevilacqua (qui préféra toujours ignorer les branches huguenotes de la famille Guitton) était ce que dans ma jeunesse nous appelions une grenouille de bénitier et je crois que, jusqu'à l'infarctus qui la rendit impotente, jamais elle ne manqua la messe une seule fois en

soixante-dix ans d'existence.

Terradillos, mon ami, vous pensez que je peux vous broser un portrait senti, passionné, fidèle de Bevilacqua, et que vous le coucherez ensuite sur le papier tel quel, l'agrémentant d'une petite touche poitevine. Mais ce que vous me demandez, je ne peux le faire. Oui, Bevilacqua se confiait à moi, il m'exposait sa vie personnelle par le menu, me farcissait la tête de fadaises intimes, sauf que, à vrai dire, je n'ai jamais compris pourquoi il me racontait tout cela. Je vous assure que je ne faisais rien pour l'y encourager. Plutôt le contraire. Peut-être me prêtait-il, à moi, son concitoyen, une gentillesse que je ne possède pas, à moins qu'il n'eût décidé d'interpréter comme de la retenue sentimentale mon absence manifeste d'affection. Le fait est qu'il débarquait chez moi à toute heure du jour et de la nuit. Sans remarquer, apparemment, que j'étais débordé de travail, que j'avais besoin de gagner ma vie, il se mettait à me parler de son passé comme si le cours des mots, de ses mots, recréait une réalité qu'il savait ou sentait, malgré tout, irrémédiablement perdue. Inutile d'essayer de le convaincre que je n'étais pas un exilé ; que, de dix ans son cadet, j'avais quitté l'Argentine tout juste adolescent par simple désir de voyager ; qu'après avoir timidement pris racine à Poitiers, j'étais venu passer un temps à Madrid pour écrire tranquillement : je ne me résignais pas à m'installer à Saint-Sébastien ou à Barcelone, malgré le ressentiment qu'éprouvent nécessairement les Argentins envers la capitale de la mère patrie.

Ne le prenez pas mal, mais, à mon avis, Bevilacqua n'était pas un de ces sans-gêne qui adhèrent à votre canapé et qu'on ne peut plus en décoller, même à la térébenthine. Tout au contraire.

C'était une de ces personnes qu'on n'imagine pas proférer la moindre grossièreté, ce qui, justement, vous interdisait de lui dire de s'en aller. Bevilacqua possédait une sorte de grâce naturelle, une élégance sans ostentation, une présence anonyme. Doté d'un grand corps maigre, il se déplaçait lentement, comme une girafe. Il avait une voix rauque et apaisante. Ses paupières tombantes, propres aux Latins, dirais-je, lui donnaient un air somnolent, et il vous fixait de telle sorte qu'il devenait impossible de détourner le regard quand il parlait. Puis, quand il tendait ses doigts fins, jaunis par la nicotine, pour s'agripper à la manche de son interlocuteur, on se laissait attraper, persuadé que toute résistance était inutile. C'est seulement au moment où il prenait congé que je me rendais compte qu'il m'avait mangé l'après-midi.

Peut-être que l'une des raisons pour lesquelles Bevilacqua se plaisait tant en Espagne, surtout dans ces années encore grises, était que son imagination semblait toujours s'accrocher à la réalité non pas concrète mais apparente. Je ne sais si vous partagerez mon avis, mais en Espagne tout aspire à être mis en évidence, chaque immeuble a sa petite pancarte, chaque monument son étiquette. Bien entendu, les gens avertis savent que la ville-village de Madrid cachée, voilée, est tout autre ; que les étiquettes sont fausses et que les touristes n'assistent qu'à une mise en scène. Pour une raison étrange, cependant, il se fiait davantage aux ombres que ses yeux lui laissaient voir qu'à sa mémoire ou à ses rêves. Même si, dans notre pays natal, il avait subi, décennie après décennie, les truquages de la politique et les traquenards de la presse, il gobait d'une manière étonnante les truquages de la politique et les traquenards de la presse de sa terre d'adoption,

arguant que là-bas il s'agissait de mensonges et ici de faits véridiques.

Je m'explique : Bevilacqua faisait une distinction entre le faux vrai et le vrai faux, or le premier lui semblait plus réel que l'autre. Saviez-vous qu'il nourrissait une passion pour les documentaires ? Plus ils étaient arides, mieux c'était. Avant de savoir qu'il était en train de publier un roman, jamais je n'aurais songé qu'il avait un talent pour la fiction : à part lui, je ne connaissais personne qui puisse passer la nuit à regarder un film sur la vie dans un entrepôt frigorifique des Asturies ou un sanatorium aragonais.

Cela dit, ne croyez pas que je n'avais aucune estime pour lui. Bevilacqua était – employons le mot juste – un homme sincère. S'il donnait sa parole, on ne pouvait faire autrement que de le croire, et jamais on n'aurait pensé que son geste était feint ou conventionnel. Il avait la manière d'être de ces hommes en costume croisé, minces comme un fil, les cheveux gominés sous le chapeau de shabbat, que je voyais à Buenos Aires quand j'étais enfant et qui, le vendredi matin, saluaient ma mère sur le chemin du marché ; des hommes (d'après ma mère, qui s'y connaissait) à la langue si propre qu'on pouvait vérifier si une pièce était ou non en argent en la plaçant dans leur bouche : fausse, elle noircissait au premier contact avec leur salive. Je suppose que ma mère, toujours si dure dans ses jugements, après un coup d'œil sur Bevilacqua, l'aurait qualifié de *Mensch*. Il avait quelque chose du monsieur de province, Alejandro Bevilacqua, une sorte de calme et un tel manque de curiosité qu'on se sentait obligé de limiter les plaisanteries en sa présence et de raconter chaque anecdote avec le plus d'exactitude possible. Sans manquer

d'imagination, il n'avait aucun don pour la fantaisie. Tel saint Thomas l'apôtre, il avait soin de triposter les apparitions avant d'y croire.

C'est pourquoi j'ai été si surpris le soir où il est arrivé chez moi en me disant qu'il avait vu un fantôme.

Voyons voir. Les innombrables matinées, après-midi et soirées que j'ai passés à écouter Bevilacqua décliner d'arides épisodes de sa vie, à le regarder fumer cigarette sur cigarette en les pinçant de ses longs doigts couleur d'ambre, croiser et décroiser les jambes pour tout à coup se lever et arpenter ma pièce à grandes enjambées sont devenues dans ma mémoire une seule et monstrueuse journée habitée exclusivement par cet homme émacié et gris. Ma mémoire, de plus en plus sujette au lapsus, est à la fois précise et imprécise. Je veux dire qu'elle ne consiste pas en un tissu de souvenirs bien distincts, mais en un amoncellement de nombreux souvenirs minutieusement confus, contaminés, dirais-je, de littérature. Je crois me rappeler Bevilacqua et c'est à certains portraits de Camus, de Boris Vian que je pense...

Je partage à présent avec Bevilacqua sinon la maigreur, du moins le teint gris. Aussi inconcevable cela soit-il, moi, j'ai vieilli, pris du ventre ; lui, en revanche, a toujours le même âge que quand j'ai fait sa connaissance, un âge qu'aujourd'hui nous qualifierions de jeune et qu'autrefois nous appelions mûr. J'ai continué, comme qui dirait, la lecture de ce récit que nous avons commencé ensemble, ou que Bevilacqua avait entamé dans une Argentine qui n'est plus la nôtre. Je connais les chapitres qui ont suivi sa mort (j'allais dire sa "disparition", mais ce mot-là, cher ami Terradillos, nous est interdit). Lui, bien sûr, ne les connaît pas. Je veux dire que son histoire,

celle qu'il a tricotée et détricotée à tant de reprises, désormais m'appartient. C'est moi qui déciderai de son sort, moi qui donnerai un sens à son parcours. Telle est la mission du survivant : raconter, recréer et, pourquoi pas, inventer l'histoire d'autrui. Prenez autant de faits que vous voudrez dans la vie d'un homme, disposez-les selon vos goûts et votre bon vouloir, et vous obtiendrez un certain personnage, incontestablement vraisemblable. Disposez-les d'une manière un rien différente, et voici que le personnage a changé, c'en est un autre, pourtant tout aussi vrai. Je peux simplement vous garantir que j'apporterai à vous relater la vie d'Alejandro Bevilacqua le même soin que je souhaiterais de la part de mon narrateur lorsqu'il s'agira de relater la mienne.

Car il ne s'agit nullement ici de broser un autoportrait. Ce n'est pas Alberto Manguel qui vous intéresse. Pour autant, une brève incursion du côté de cet affluent sera nécessaire pour pouvoir ensuite naviguer plus habilement au mitan du fleuve père. Je vous promets de ne pas m'attarder sur mes rives ni de jeter une traîne dans mes fonds. Mais j'ai besoin de vous exposer certains faits partagés et, pour ce faire, je ne peux éviter quelques digressions.

Il me semble qu'un jour, vous m'avez interviewé, Terradillos, et que je vous ai raconté comment j'étais parti vivre à Madrid au milieu des années 1970, dans deux minuscules pièces en haut de la rue del Prado, à la faveur d'une bourse américaine et de cette santé que l'on n'a qu'avant la trentaine. Croyez-le ou non, j'y ai passé près d'un an et demi, pour ensuite fuir, après les événements, et trouver refuge ici, à Poitiers. Vous m'aviez demandé alors pourquoi Poitiers. Aujourd'hui, je vous réponds : Pour ne pas rester à

Madrid, ville pour moi contaminée par l'ombre d'Alejandro Bevilacqua. Les rares fois où j'y suis retourné depuis que tout a changé dans cette ville, qu'on y entend de la musique et voit de la lumière, même lorsqu'on est assis dans un café de la Castellana ou de l'Opera, j'ai senti sa présence à mes côtés, ses doigts sur mon bras, l'odeur du tabac dans mes narines, le rythme de sa voix dans mes oreilles. Je me demande si Madrid n'est pas spécialement propice à de tels faits surnaturels. Nous savons, vous et moi, que tel n'est pas le cas de Poitiers.

Bizarrement, je suis par moments incapable d'affirmer avec certitude que tel souvenir est de lui et pas de moi. Je vous donne un exemple. Bevilacqua parlait avec tendresse de sa maison à Belgrano, où il vivait avec sa grand-mère paternelle. Moi aussi, j'ai habité dans ce quartier de maisons austères et de rues bordées de jacarandas, mais quelque sept ou huit ans après que Bevilacqua eut déménagé dans le centre-ville. Je ne sais plus si la maison que j'entrevois est la mienne ou celle décrite par Bevilacqua, avec ses portes vitrées à motifs arlequin, ses escaliers pentus, ses rideaux de velours qui séparaient le salon de la salle à manger, le lustre reflété sur la table en acajou, la bibliothèque contenant les livres bleus de la collection "El tesoro de la juventud", l'orchestre de singes en faïence de Meissen aux perruques poudrées qui répétait un concerto muet. Je me demande s'il ne s'agit pas d'une maison composée à partir de mes souvenirs et des siens. Jamais je n'aurai la réponse, puisque le quartier a été rasé pour qu'y poussent des gratte-ciel. Bevilacqua, maniaque de la précision, y compris dans ses hallucinations, s'y serait attardé.

Bevilacqua pensait qu'il tenait ce côté vétilleux

de sa grand-mère, femme sévère et exigeante, d'un genre qu'ici, en Europe, nous dirions luthérien plutôt que catholique. Durant toute son enfance, sa grand-mère lui avait rappelé que l'œil de Dieu nous surveillait nuit et jour avec la férocité du soleil, que chaque geste, chaque pensée était enregistrés dans son Grand Livre de Comptes, semblable à celui que l'on ouvrait sur le pupitre du magasin. Forte de cette conviction, Mme Bevilacqua gérait son commerce avec une rigueur et une propreté exemplaires, impitoyablement rétive à la vogue nouvelle des supermarchés qui remplacèrent les boutiques comme la sienne, avec leurs rayonnages plastifiés et leurs tubes au néon. Jusqu'au milieu des années 1960, *La Bergamota* fit la fierté du quartier de Belgrano.

Elle traitait son petit-fils avec une identique rigueur. Privations, interdictions, coups de tapette à tapis alternaient avec récompenses et cajoleries. Une fois, pour je ne sais quelle sottise d'adolescent, elle le garda enfermé dans sa chambre au pain et à l'eau pendant trois longs jours. Bevilacqua m'assura qu'il n'exagérerait pas : une tranche de pain trois fois par jour et une carafe d'eau. Mme Bevilacqua avait un côté médiéval, duègne aigrie et inflexible, contremaîtresse ou régente.

Pourtant, même si publiquement Mme Bevilacqua exprimait le désir que son petit-fils suive la tradition familiale, jamais il n'eut le sentiment que son destin était lié aux saucisses et aux fromages. Après l'école, avant d'entrer dans le magasin fleurant la saumure où il aidait sa grand-mère à pêcher des olives à la cuiller dans des tonneaux en chêne ou à tourner la manivelle pour couper des tranches de jambon cuit, Bevilacqua s'arrêtait devant la librairie (c'est du moins ce que j'imagine), dont la vitrine proposait les ouvrages à

REMERCIEMENTS

Remerciements à : Vanesa Cañete, Javier Cercas, Valeria Ciompi, Marusha et Tony Díaz, Silvia Di Segni, Graeme Gibson, Maite Gallego, Felicidad Orquín, Enrique López Sánchez, Willie Schavelzon, Gudrun Schöne-Tamisier, Zoé Valdés.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.